

COMPTES RENDUS

L'Harmattan | « *L'Homme et la société* »

2017/3 n° 205 | pages 285 à 339

ISSN 0018-4306

ISBN 9782343139333

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-l-homme-et-la-societe-2017-3-page-285.htm>

Pour citer cet article :

« Comptes rendus », *L'Homme et la société* 2017/3 (n° 205), p. 285-339.
DOI 10.3917/lhs.205.0285

Distribution électronique Cairn.info pour L'Harmattan.

© L'Harmattan. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

**Pierre NAVILLE, *Vers l'automatisme social ?
Machines, informatique, autonomie et liberté,*
Paris, Syllepse (Mille marxismes),
2016, 328 p.**

Avec *Vers l'automatisme social ?*, Pierre Naville propose une interprétation globale des transformations du travail et de l'emploi survenues au cours de la vague d'automatisation d'après-guerre, caractérisée par la diffusion des microprocesseurs dans l'industrie. Non limitée à une simple description des conséquences techniques qu'entraîne l'automation pour les entreprises et les salariés concernés, l'originalité de l'analyse de Naville se trouve dans la recherche de la signification profonde de l'automatisme comme rapport entre hommes et machines. En effet, aux chapitres plus empiriques consacrés à l'application concrète de l'automation et son étendue dans l'industrie et la société, le sociologue français enquête sur les transformations du rapport homme/machine sous l'angle de l'aliénation au travail.

Pour la rédaction de cet ouvrage, l'auteur s'appuie sur un ensemble d'études menées dans des usines en France dont les données sont élaborées et communiquées entre 1955 et 1962. Un premier rapport de synthèse des résultats fut publié au CNRS en 1961 sous le titre *L'Automation et le travail humain*. La première édition de cet ouvrage est parue en 1963 chez Gallimard avec le titre *Vers l'automatisme social ? Problèmes du travail et de l'automation*. La version publiée par l'éditeur Syllepse en 2016 constitue la deuxième édition existante en langue française. Outre le texte original de Naville, on y trouve une préface de Pierre Cours-Salies, ainsi que trois autres textes figurant en annexe de cette nouvelle édition : un entretien de Pierre Naville avec *France Observateur* (daté du 21 novembre 1963), un entretien réalisé avec Jean-Marie Vincent publié sur la revue *Critique de l'économie politique* (octobre-décembre 1977) et la traduction de la préface à la seconde édition espagnole de l'ouvrage (Mexique, 1980).

Dès les premières pages, l'auteur donne une définition technique de l'automatisme, entendu comme « le système qui se meut lui-même, autrement dit qui dispose en lui, ou dans un système associé, de sa propre source d'énergie » (p. 92). Selon cette définition, sous le terme « automates », nous pouvons donc regrouper tous les dispositifs fonctionnant sur la base de l'application de processus automatiques à n'importe quelle activité, ce qui exclut

l'intervention de l'homme dans le mouvement de ceux-ci. L'automatisme remonte à l'histoire de l'humanité. Au fil du temps, celui-ci s'est étendu et a englobé plusieurs dimensions. Si le piège du chasseur peut être considéré comme étant le prototype ancestral d'une machine automatique (celle-ci développe la capacité de déclencher une action autonome dans autre chose que son corps), avec la machine à vapeur du XVIII^e siècle, l'automatisme est envisagé sous l'angle de la conservation et de la dégradation de l'énergie. À l'époque de Naville, l'électricité, les gaz, le pétrole, l'énergie électronique et nucléaire fournissent des énergies continues, plus puissantes et mobiles par rapport à la vapeur. De plus, la technologie de la chimie et de la pétrochimie impulse l'automatisme. Dans ce cadre, celui-ci « ne s'appuie plus seulement sur la répétition autonome d'un cycle de mouvement mécanique ; il dérive d'un enchaînement dûment organisé et contrôlé de réactions internes de la matière à traiter (dans certaines conditions de température, de pression, de volume, de densité, etc.) » (p. 92).

C'est d'abord la réalité empirique de ce nouveau type d'automatisme qui suscite l'intérêt du sociologue. Au cours de ses enquêtes, Naville constate d'abord un déséquilibre dans le degré d'automatisation entre les différents départements d'une entreprise, les entreprises d'une même branche et les entreprises des branches différentes. La première conclusion qu'il en tire est que l'automatisme n'est pas un phénomène homogène. Son développement dépend moins des facteurs purement techniques que des conditions sociales et économiques de production. Les investissements, les perspectives de marché, les garanties étatiques et la centralisation des transports influencent les choix techniques de production et le développement de l'automatisation (p. 107).

L'impact de l'automatisme sur la structure de la main-d'œuvre industrielle s'exprime, selon Naville, sur quatre niveaux. Tout d'abord, les *changements quantitatifs* concernent les variations relatives aux différentes catégories d'emploi et les déplacements/remplacements du personnel d'un atelier à l'autre au sein d'une entreprise. Sur le premier aspect, Naville souligne comment, en cas de suppression d'emplois, il est difficile d'établir quelle est la part qui revient à l'automatisation et celle qui revient à des conditions économiques générales. Au niveau de l'entreprise, les transferts internes impliquent un reclassement qualitatif du personnel, une modification des qualifications requises, l'adaptation de la formation pour ces qualifications, etc.

D'autre part, les *changements structurels* entraînent l'éclatement d'anciens métiers, d'anciennes catégories de qualification et/ou d'emplois non qualifiés ; une nouvelle division du travail au sein de l'atelier dès lors s'installe (p. 124). Bien que la structure intégrée du système de production automatisé exige la continuité dans la production, les temps d'arrêt sont courants. Le travail d'entretien et de surveillance devient donc crucial. Il s'agit d'un travail différent de celui de la chaîne en marche et voué de plus en plus au maintien du fonctionnement correct du cycle automatisé. On assiste à une séparation technologique entre opérations de fabrication et de contrôle et une réintégration des tâches d'entretien dans le secteur productif. L'entretien n'est plus une tâche annexe, mais devient une forme directe du rapport de l'homme avec la machine en fonctionnement (p. 159). Les ouvriers d'entretien augmentent et leur prestige et la qualification sont supérieurs aux ouvriers de fabrication classique.

Selon un troisième niveau, il y a aussi un *changement de valeur* dans la mesure où l'automatisme engendre une mutation dans la définition traditionnelle du rendement au travail. En effet, dans un système automatisé, l'individu ne peut plus être rapporté exclusivement à son propre travail individuel. Le rendement est strictement programmé dans et par la machine. Les différents opérateurs remplissent des fonctions variées qui exigent des qualités momentanément différentes, dont la responsabilité collective est la plus recherchée en raison de la valeur du matériel utilisé et du coût engendré par des interruptions de la production. Dans ce cadre, le travail au rendement individuel disparaît progressivement pour faire place à des formes de travail au rendement collectif (prime de productivité par ateliers ou au niveau de l'entreprise ; p. 137).

Enfin, on assiste aussi à un *changement de comportement* des salariés dans la production automatisée. Alors que celle-ci permet de diminuer le temps de travail passé sur les machines, les « vides » qu'elle produit ne sont pas comblés par des loisirs, mais par des activités annexes telles que les contrôles supplémentifs, conférences et cours de perfectionnement, réunions de mise au point, etc., c'est-à-dire des activités mises au service des affaires de l'entreprise (p. 140).

Pour Naville, les changements empiriques induits par l'automatisme altèrent les formes classiques de l'aliénation que connaît l'ouvrier à la chaîne de montage et qui ont été analysées déjà par Karl Marx. Dans l'industrie, ce

type d'ouvrier est à la fois soumis à un outillage qui ne lui appartient pas, séparé du produit de son travail et subordonné à une classe sociale adverse. Il est isolé par rapport à l'ensemble du procès de production ; il manque d'emprise sur les décisions de production et l'organisation rigide de son travail limite le développement de relations sociales. Le travail vivant objectivé dans l'outillage et les machines apparaît comme une puissance qui domine le travail vivant effectué par les ouvriers au cours du procès de production. Dans ces conditions, le système automatisé des machines devient le *sujet* réel de la production alors que l'ouvrier n'est qu'un *objet* subordonné à la force motrice centrale des automates (p. 289).

Dans l'entreprise automatisée, écrit Naville, il y a *renversement dialectique du rapport entre sujet et objet*. Hommes et machines entretiennent une *relation d'indépendance mutuelle relative* dans la mesure où « l'auto-asservissement devient un des principes internes du fonctionnement des systèmes automatiques » et les travailleurs « commencent à s'émanciper de la tutelle directe du capital matérialisé dans ces systèmes » (p. 286). Cela est dû à la dissociation entre les opérations des machines et les opérations des hommes impulsées par l'automatisation. Cette dissociation a un effet ambivalent. Si elle accentue l'aliénation de l'individu, devenu de plus en plus étranger au fonctionnement des machines, elle permet aux hommes d'assurer indirectement un contrôle plus complet sur un cycle de production donné. De plus, il semble que l'automatisme permettrait une liberté accrue pour l'individu. Sa mobilité au sein de l'entreprise s'accroît et, en raison des exigences techniques accrues, son intégration dans l'équipe de travail est renforcée.

Il y a aussi une distanciation entre l'homme et la matière œuvrée. Les opérateurs humains se préoccupent de moins en moins de chacune des opérations techniques effectuées par les machines. Ils se limitent à contrôler celles-ci par l'intermédiaire de signaux et de mesures qu'ils interprètent et auxquels ils réagissent par l'émission d'autres signaux. Dès lors, les opérateurs voient leur connaissance sensible de la matière diminuer. Mais les tâches de surveillance et de contrôle obligent les salariés à mieux connaître une série de propriétés scientifiquement déterminées des matières et/ou des produits utilisés. En bref, l'individu perd le contact direct avec le matériau, mais il peut le retrouver par l'intermédiaire de mesures et de signaux, parfois à un niveau plus élevé de compréhension. Ce glissement des fonctions humaines vers une lecture ou interprétation de signes dans le

procès de production constitue l'une des principales nouveautés causées par l'automatisation (p. 228). L'entreprise (ou l'industrie) devient un lieu où hommes et machines communiquent selon un langage commun codifié où les trois systèmes d'opérations matérielles, les signes d'interprétation et les actes humains sont en relation mutuelle. Cette connaissance reste toutefois potentielle, car elle suppose des programmes de formation, de polyvalence d'emploi et de participation des salariés à l'organisation (p. 235-236).

Cette distanciation entre homme et machine a un effet sur l'utilisation et la conscience du temps (p. 236). D'une part, l'automatisation implique une nouvelle structure temporelle axée sur la désynchronisation d'une série de rythmes de vie et de travail. À l'époque de Naville, les « 3 fois 8 » s'imposent comme norme temporelle et d'organisation du travail. D'autre part – et c'est l'élément central –, le rythme de travail des opérateurs ne correspond plus au rythme de travail des machines. Dans ce contexte, un paradoxe émerge. Si l'individu est plus libre par rapport aux rythmes de travail des machines, sa préoccupation pour le fonctionnement des machines devient constante. Cela engendre une succession de tensions et de relâchements, de vides, d'ennuis et d'alertes qui se traduisent par une conduite temporelle troublée (p. 237). Le temps de travail envahit le temps du non-travail.

Si l'automatisme contribue à la transformation des formes de l'aliénation classique, il ne conduit pas à son élimination. Le sentiment de dépersonnalisation et de désidentification entre l'homme et l'opération qu'il contrôle persiste. Pourtant, il acquiert une nouvelle connotation. Une sorte « d'aliénation positive » semble émerger de la dissociation des opérations effectuées par les machines et les hommes, ainsi que par la distanciation des hommes avec la matière traitée. Selon Naville, la connaissance accrue du procès de production et les opportunités des travailleurs et travailleuses s'élargissent. La technique favorise « la coopération intelligente entre les œuvres et les opérateurs, qui restitue au produit un caractère commun... » (p. 292). Ce concept d'aliénation positive prend tout son sens en relation à l'étendue de l'automatisme qui dépasse les frontières de la firme pour « couvrir tout système technique conçu et utilisé en vue d'un effet implicitement ou explicitement mesurable, quel qu'il soit » (p. 93).

Pour Naville, l'une des spécificités de la technique actuelle réside dans le potentiel du machinisme généralisé qu'elle entraîne dans des domaines variés comme les activités commerciales, les activités de communication, de gestion de soins, d'éducation, etc. En plus de cette unification des divers domaines de la vie sociale sous l'égide de l'automatisme, celui-ci stimule l'intégration des opérations, produit une évolution des principes qui gouvernent le travail automatique dans les domaines les plus divers vers la *simplicité* et l'*homogénéité*, implique une importance croissante du travail de conception, de préparation, d'expérimentation et d'entretien, accélère et multiplie des changements à un rythme inconnu jusqu'à présent. Enfin, il exige une capacité accrue de choix des hommes et une mobilité des produits, des services et des êtres humains (p. 297-298). Cet automatisme social implique une dépense nerveuse et sensorielle, ainsi qu'une éducation de plus en plus considérable pour les êtres humains. C'est dans ce sens que l'automatisme nourrit une conception plus large des capacités de l'homme et des ressources de la société (p. 299).

Face à la prolifération des rapports institutionnels et scientifiques sur le thème de la « digitalisation de l'économie » ou sur la « révolution numérique », souvent accompagnée par des discours alarmistes quant aux prétendus effets néfastes sur l'emploi, l'ensemble de textes recueillis dans le présent ouvrage fournit au lecteur des outils théoriques précieux pour appréhender ces nouveaux phénomènes sous l'angle du rapport entre hommes et machines. D'une part, l'automatisme est appréhendé dans sa totalité comme étant un phénomène social. Sa signification ne peut pas être réduite à la seule dimension technique. De plus, les orientations et l'étendue de l'automatisme doivent être recherchées avant tout dans la spécificité d'une période socio-économique déterminée, notamment en termes de perspectives économiques (profits anticipés), de structure des marchés, centralisation des transports, politique d'investissement, etc. (p. 107). D'autre part, l'analyse de Naville nous oblige à penser les effets de l'automatisme au-delà des frontières de l'entreprise, car celui-ci concerne toutes les sphères de la société (production, consommation, santé, transports, loisirs, etc.). Cela permet une prise de conscience autour des potentialités de l'automatisme en vue de la (ré)organisation de la vie en société sur la base d'une libération de la force créatrice des individus.

Mais pour que ces perspectives libératrices se réalisent, Naville appelle à une maîtrise collective de la technique. Cela implique la possibilité, pour les travailleurs et travailleuses, de prendre des décisions sur les orientations fondamentales du procès de production automatisée et d'en récolter les fruits en termes d'élargissement des connaissances et de partage du travail. Pour Naville, l'automatisme permet seulement de discerner une condition technique de la liberté de l'homme dans l'industrie, elle n'en crée pas par elle-même les conditions sociales. En effet, souligne l'auteur, « les conditions sociales, ce sont les hommes qui les déterminent, et non les machines » (p. 89).

En effet, souligne Naville, le potentiel d'émancipation de l'automatisme est tributaire de la force relative des « organisations ouvrières et sociales » de son époque. Selon l'auteur, celles-ci sont les seules à même de pouvoir contester le monopole des employeurs sur l'usage et l'application de la technologie en modifiant le rapport de force social en faveur des salariés. « Aujourd'hui, il revient aux organisations ouvrières et sociales, confrontées à ce gigantesque mouvement de l'automation que les savants ont mis en branle, la tâche d'en étudier le contrôle, qui ne peut être abandonnée aux financiers, aux fonctionnaires ou aux ingénieurs » (p. 89). Il est vrai qu'aujourd'hui la force de ces organisations n'est plus la même et les discours autour du potentiel d'émancipation des nouvelles technologies peinent à se faire entendre dans un contexte de crise économique et politique qui affecte à la fois la rentabilité des entreprises et les institutions contemporaines du capitalisme. Dans ce cadre, la monopolisation du discours managérial autour de la digitalisation de l'économie ou encore de la révolution numérique laisse entendre que l'usage des nouvelles technologies sera utilisé pour consolider le rapport de force en faveur des employeurs plutôt que pour favoriser la liberté des personnes, notamment celle des salariés.

Aris Martinelli
IDESO, Université de Genève (Suisse)
